

## Le Goût de l'aloès

Le livre de Monique Jouvancy *Le Goût de l'aloès* contient toute une série de confidences très personnelles dans lesquelles chacun pourra retrouver des souvenirs qui lui appartiennent, qui tiennent au temps passé, à l'enfance ou au deuil. A tous ces morts qui jalonnent une vie et dont on ne fait jamais le compte. Les maris disparus de l'adolescence, en pleine insouciance. Les défunts de famille, des grand parents aimés ou à peine entrevus, des oncles, des cousines qui disparaissent d'une de ces maladies dont les adultes parlent à mi-voix pour que les enfants ne les entendent pas. Et le père, son père, fauché par une crise cardiaque à la quarantaine, au retour d'une paisible partie de pêche : « Soudain tu es debout, sans souci de la nourriture sur tes genoux qui tombe à terre avec le torchon à carreaux. Tu es debout, les mains à la poitrine ».

C'est lui le véritable héros de ce récit. C'est lui le personnage central, parce que sa fille, qui l'a si peu connu, peut ainsi renouer avec lui une conversation interrompue, elle peut encore l'inventer, lui qui la couvait du regard et des meilleures intentions, comme la digne héritière de cette famille venue de la terre, et bien décidée à n'y plus retourner pour se fixer en ville, grimper dans la société en profitant de cet « ascenseur » qu'offrait l'école.

Parlant des morts, Monique Jouvancy livre quantité de détails sur sa vie. Ses premiers pas, ses jeunes années qui se sont déroulées dans une après-guerre porteuse d'espairs et de reconstruction, mais encore entravée de questions matérielles.

Une époque qui paraît lointaine : « Dans ces années, la compagne est encore aux portes de la ville. On y va en balade quelquefois le dimanche. Au terminus du trolleybus, on peut prendre des chemins qui s'ouvrent sur un autre relief, menant à des ruisseaux glacés, cachant des fraises qu'on traque sous le couvert et des baies sucrées dont tu m'apprends les noms ». Parlant de la mort à chaque page, elle ne cesse de rendre hommage à la vie, belle et pleine, comme le dit Charlotte Delbo, rescapée des camps nazis, dans ce poème qu'elle cite pour conclure : « Apprenez à marcher et à rire/ parce que ce serait trop bête/ à la fin/ que tant soient morts/ et que vous viviez/ sans rien faire de votre vie ».

Monique Jouvancy poursuit sa route et se bonifie de livre en livre : elle atteint ici une remarquable qualité d'écriture à la fois grave et légère, sûrement patiemment travaillée, mais fluide et facile. Comme toujours chargée de ses annotations très matérielles qui lui donnent cet ancrage dans le réel.

Daniel MARTIN

La Montagne Dimanche (Magazine), septembre 2003